

Introduction

« La conscience de soi est sa constante, la mesure pour lui de toutes les doctrines. On pourrait dire qu'il n'est jamais sorti d'un certain étonnement devant soi qui fait toute la substance de son œuvre et de sa sagesse. »

Merleau-Ponty, « Lecture de Montaigne »
(*Éloge de la philosophie et autres essais*,
Gallimard, p. 322.)

On ne lit pas Montaigne. On étudie de courts extraits pris dans les manuels scolaires. Plus tard, éventuellement, par curiosité pour un épais volume appartenant à notre patrimoine culturel, on survole quelques chapitres. Ce n'est toujours pas le lire vraiment.

Ou alors, à force de fréquenter les *Essais*, on s'en imprègne et ils nous changent. Comme un compagnon, presque un ami, on aime retrouver Montaigne à travers des pages déjà lues et méditées plusieurs fois. Avec le sentiment qu'il nous aide à mieux penser et peut-être à mieux vivre : plus librement, plus courageusement, plus sereinement aussi.

C'est beaucoup plus, cette fois, qu'une simple lecture. Les *Essais* donnent envie de philosopher pour de bon, au plus près de soi, sans se mentir. Car ils ne s'adosent à aucun dogme, ne se retranchent derrière aucune doctrine. Avec toujours une claire conscience des enjeux et l'éclairage de situations concrètes, ils nous invitent à une tolérance vigilante, à un scepticisme relatif, à une indépendance d'esprit sans la moindre arrogance.

L'introduction qui suit se propose de dessiner à gros traits la surprenante actualité de cette œuvre, en la situant toutefois dans le contexte de son époque et dans la trame de la vie personnelle de son auteur.

Une pensée étonnamment actuelle

Si Montaigne nous parle toujours, plus de quatre siècles après sa mort, c'est sans doute parce qu'il ne triche pas. Ni avec les autres, ni avec lui-même. Il ne veut ni tromper son lecteur, ni s'en laisser conter, ni se raconter des histoires. Pour mieux goûter sa propre vie, avec la plus grande lucidité possible, il tente réellement de comprendre sa relation au monde, aux autres, à lui-même. Or cette relation est nécessairement complexe, diverse, changeante. Une telle étude ne se laisse pas enfermer dans un discours convenu, une rhétorique bien sage et sans surprise.

C'est également parce qu'il ne parade pas, ne prend pas la pose, même en parlant de lui-même. On ne sent jamais chez lui l'attitude satisfaite du cuistre persuadé de pouvoir faire la leçon aux autres. Cette

part importante d'ignorance qui loge inévitablement en chacun de nous, il décide de la regarder en face. Plutôt qu'une ignorance s'ignorant elle-même, au second degré par conséquent, aussi aveugle que suffisante, il préfère celle qui permet de rester à la fois éveillé et modeste.

Mais c'est peut-être surtout parce qu'il ne cesse, dans son combat contre l'intolérance, de dénoncer l'engrenage des préjugés pouvant conduire aux pires atrocités et commençant pourtant, en douceur semble-t-il, avec la peur de l'inconnu, le rejet de la diversité.

Une ouverture à la diversité

Pour comprendre une pensée aussi ouverte et vivante, il est bon de se rappeler Christophe Colomb. Parti pour les Indes quarante ans avant la naissance de notre auteur, il découvre, comme chacun sait, un nouveau continent. Or, avec ce choc des cultures, où se manifeste l'extrême diversité des figures concrètes de l'humain, nos propres manières de vivre et de penser peuvent maintenant être explorées avec un regard neuf.

Pour repérer la part d'illusion qui loge au fond de nos évidences, une forme rare de lucidité restera toutefois nécessaire. Et une forme rare de courage, pour oser dénoncer notre propre intolérance. En somme, il faudra un Montaigne. En véritable précurseur des philosophes du XVIII^e siècle, il saura manifester au plus haut point, et cette qualité, et cette vertu.

Il comprendra que, d'elle-même, par son propre mouvement, une culture tend à s'opposer à tout ce qui s'écarte de ses propres normes, immédiatement perçues comme la seule manière acceptable, « naturelle », de se comporter. Il sera dès lors en mesure de sonder la folie meurtrière en germe dans cette incapacité à se décentrer, dans ce refus d'accepter que l'humain puisse se décliner à travers une extrême variété de croyances et de coutumes.

Ainsi, au XVI^e siècle, les conquistadores découvrant le « Nouveau Monde », peuplé à leurs yeux de sauvages, se sont-ils arrogé le droit de piller, de torturer, de tuer, sans imaginer que la véritable barbarie était de leur côté, et non du côté de ceux qui vivaient nus et ignoraient jusqu'au nom de Jésus.

Friand de voyages, lecteur attentif de récits laissés par des Français partis au Brésil et détaillant la vie de peuples dits « barbares », également grand admirateur des historiens (comme Tacite ou Plutarque) capables de nous rapporter les événements dans leur richesse concrète, Montaigne trouvera plaisir à décrire l'être humain dans toute sa diversité, aussi bien dans l'espace que dans le temps. Certes, observera-t-il, tous les hommes distinguent un « bien » et un « mal » dans leur manière de vivre ensemble. Néanmoins le détail de leurs mœurs et des règles auxquelles ils se plient change beaucoup. La morale vivante, et non celle que reconstruisent les philosophes, commence sans doute par le refus de l'inacceptable, mais le contenu donné à celui-ci varie considérablement selon les lieux et les époques.

Avec la distance qu'offre la lecture des historiens, d'une part, et tout aussi bien avec le recul auquel invite l'extraordinaire élargissement de la géographie humaine, Montaigne, avant Montesquieu, comprendra que les différentes coutumes ne sont pas dictées par une raison abstraite. L'Histoire, bien sûr, mais aussi le sol et le climat, par exemple, jouent un rôle important pour expliquer les différents usages qui se sont peu à peu fixés en habitudes collectives. Nos mentalités, surtout, s'enracinent souvent dans de très vieilles croyances qui défient la logique la plus élémentaire. À l'évidence une même pâte humaine prend des formes extrêmement variées.

Un scepticisme relatif

On ne peut davantage comprendre Montaigne sans relier sa réflexion aux espoirs soulevés par la Réforme et par la Renaissance dans la première moitié du XVI^e siècle. La Réforme engagée par Luther laisse augurer des temps nouveaux où les croyances religieuses, au lieu d'être dictées par l'Église, pourront s'affirmer librement en s'appuyant sur une lecture personnelle de la Bible. Formidable espoir à une époque ignorant toute séparation entre religion et politique.

Après la découverte de l'imprimerie, permettant la diffusion des œuvres littéraires, les milieux lettrés fondent aussi de grandes espérances sur la culture antique. Ils tiennent pour assuré que langues et œuvres anciennes, grecques et latines, rendent

l'homme meilleur. Qu'elles développent le sens du bien commun, le courage et la loyauté, et d'abord le libre exercice du jugement personnel, en apprenant à rompre avec les préjugés.

Or ces espoirs vont être balayés dans la seconde partie du XVI^e siècle, celle que connaîtra Montaigne au sortir de l'adolescence. Dès 1548, il est le témoin d'une révolte, à Bordeaux, contre les représentants du pouvoir royal chargés de percevoir l'impôt. Une révolte rapidement réprimée avec la plus grande cruauté. Montaigne n'a que quinze ans. Puis, à partir de 1562, et pendant les trente dernières années de sa vie, il devra vivre une époque éclaboussée de sang, dans un paysage où s'allument les incendies criminels, se développent les pillages, se commettent régulièrement les pires atrocités. D'incessantes guerres civiles opposent catholiques et protestants. Avec ses milliers de morts, en 1572, se déroule l'effroyable massacre de la Saint-Barthélemy, l'année même où commence la rédaction des *Essais*.

L'histoire collective éclaire, d'une lumière sinistre, l'intolérance de l'être humain, sa cruauté, sa violence latente capable d'exploser au grand jour quelle que soit son éducation. Dès lors que, refusant le dialogue, l'appel à la raison, il préfère s'enfermer dans un système aveugle de croyances religieuses ou de convictions politiques.

Si Montaigne n'était qu'un esprit désenchanté, pratiquant une tolérance passive, par refus de privilégier quoi que ce soit, il n'aurait rien à nous apprendre. Un scepticisme désabusé sature déjà suffisamment

l'air de notre époque. Notre tolérance, en réalité, n'est plus combative, elle ne réclame plus le droit de penser ou de croire librement. Elle est devenue molle, résignée, comme si tout était simplement égal en matière de croyances ou de convictions. Au point que certains, par lassitude ou indifférence, se veulent tolérants y compris vis-à-vis de ceux qui aimeraient régenter intégralement nos vies au nom de leurs dogmes.

Seule une lecture superficielle des *Essais* pourrait nous persuader que Montaigne se réfugie dans l'idée que rien n'est certain. On trouve au contraire, presque à chaque page, une analyse extrêmement fine des sortilèges du langage, des mirages de l'imagination, de toutes les formes de dérèglement de notre esprit, précisément pour débayer le chemin pouvant conduire à des vérités bien établies. Certes il tourne autour de son objet, le regarde sous différents angles, ne craint pas de réviser sa première impression. Il voit bien que la réalité présente trop de facettes pour se laisser enfermer dans une formule simple. Mais aussi complexe soit-elle, la vérité est la même pour tous. Elle définit l'horizon commun, celui vers lequel nous devons nous diriger. Dire « à chacun sa vérité » revient à ne rien dire, sinon à suggérer que nos diverses convictions nous tiennent lieu de vérités mais ne sauraient prétendre, en fait, à la moindre objectivité.

Belle leçon à méditer, là encore. Comment admettre, en effet, ce qui s'oppose aux faits les mieux établis ? Comment donner crédit à des propos incohérents,

voire contradictoires ? La vérité qui est nôtre se partage et nous rassemble. Contrairement au mensonge, écrit Montaigne, elle n'a « *qu'un visage* » (I, 9). Elle n'est pas à géométrie variable. « *La vérité doit avoir un visage pareil et universel* » (II, 12). Nous nous différencions, au contraire, par nos opinions, nos fantaisies, nos divagations. « *Quand on me contrarie, dit-il encore, on éveille mon attention, non pas ma colère : je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit. La cause de la vérité devrait être la cause commune à l'un et à l'autre* » (III, 8).

Et comment admettre que tout soit acceptable en matière de conduite ? Prenons le temps de lire attentivement Montaigne et nous trouverons dans ses *Essais* une morale qu'il s'est forgée dans son for intérieur, là où nulle autre conscience ne peut pénétrer. Dont il est seul juge. Qui n'est pas faite de règles écrites mais d'exigences prenant leur source dans sa propre conscience. Et une morale qui lui permet d'éprouver la satisfaction d'agir dignement, en accord avec lui-même. Nullement faite pour condamner son voisin ou pour se dénigrer soi-même en permanence. Encore moins pour savoir quelles vertus il conviendrait d'afficher, en façade, dans le seul but d'attirer l'approbation d'autrui.

Mais ne nous trompons pas : s'il prend la peine de coucher sa morale sur le papier, c'est bien parce qu'elle ne vaut pas, à ses yeux, pour lui seul. Elle ne représente pas non plus un simple art de vivre. Sans détailler la liste de nos devoirs, en se fondant sur ce que chacun devrait s'interdire – par simple